

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 5 NOVEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Chateaubriand et Veillot, par Grégoire le Solitaire.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—La Toussaint, par Mathieu.—Poésie : Pensées d'automne, par J.-D. Bergeron.—La bête-blanche, par A.-H. de Trémaudan.—Conseils à une jeune fille, par V. Hugo.—Le nouveau gouverneur.—Propos fantaisistes.—Poésie : L'œuvre humaine, par Abel Letalle.—Innocents et infortunés, par J.-H. Beniakoff.—Le troubadour, par Lys de la Vallée.—Epigramme.—Des fleurs pour un pleur, par F. de Thermes.—Récréations en famille, par Tom-Tit.—Poésie : Pensée d'automne, par Mme A. Daudet.—Zoologie, par V. Delosière.—La déroute de Samory.—L'art culinaire.—Amusements.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Les Français au Soudan : La déroute de Samory.—Le nouveau gouverneur-général du Canada : Lord Minto ; La comtesse Minto ; Miss Violet-Elliot, fille de Leurs Excellences.—Beaux-Arts : Le gros dégoûté (double page).—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-TREIZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 5 NOVEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

CHATEAUBRIAND ET VEILLOT

Il y a deux écrivains que la France et l'Eglise catholique honoreront toujours de leur souvenir reconnaissant : Chateaubriand et Veillot.

Fils tous deux de notre siècle, l'un en a particulièrement illustré la première moitié, l'autre la seconde. Tous deux armés de la plume, ont fait revivre les beaux caractères des chevaliers français, des chevaliers chrétiens.

La Providence les avait évidemment suscités pour combattre les ennemis de l'Eglise que le dix-huitième siècle avait enfantés.

On le sait, hélas ! Voltaire et ses fils avaient déversé à pleines mains le ridicule et le mépris sur l'Épouse du Christ ; Voltaire et ses fils, par tous les moyens de séduction possibles, par le charme de l'éloquence et de la poésie, par le piquant de l'épigramme et de la

satire, par les licences voluptueuses du conte et du roman, s'étaient efforcés, non seulement de jeter de l'odieux sur les objets de la vénération publique, mais encore d'éteindre entièrement la foi dans les âmes.

Et l'on sait par l'histoire quels furent les résultats effroyables de tous ces efforts : une monarchie de huit siècles s'écroula, et l'Eglise de France vit fermer ses temples.

Mais la Providence qui veille toujours au maintien de l'ordre, qui veille toujours surtout à la stabilité de l'Eglise, et à qui les moyens ne manquent jamais, la Providence se choisit, entre autres, deux puissants ouvriers propres à accomplir ses desseins : ce furent les remarquables écrivains précités.

Tous deux, touchés de bonne heure de la grâce comme jadis Augustin, l'un par une lettre d'une de ses sœurs, l'autre par l'exemple d'une famille chrétienne, ils conçurent le projet de consacrer leur plume à la défense de ce qu'il y a de plus grand au monde, la Religion.

Nous disons leur plume.

En effet, cet instrument a été une arme redoutable avec laquelle ils ont combattu le bon combat.

Doués tous deux, avec des nuances et des différences sans doute, doués des dons divers qui constituent l'écrivain d'élite, de grandes qualités du cœur et de l'esprit, d'une intelligence élevée, d'un goût exquis, d'un sens artistique, d'une vive sensibilité, d'une brillante imagination, d'une application infatigable à l'étude et au travail, ils avaient ce qu'il fallait pour croiser l'épée avec les fils de Voltaire, et redonner à la vertu et à la religion le respect qu'on leur avait enlevé.

I

Le premier en date, Chateaubriand, commença la lutte par son immortel ouvrage, le *Génie du Christianisme*.

Ici, que le lecteur nous permette une réminiscence de jeunesse.

C'était en 1848, au séminaire de Nicolet, vers la première semaine d'octobre, par un de ces beaux jours d'automne que l'on revoit chaque année avec un vif plaisir, et qui jettent l'âme dans une douce mélancolie ; par un de ces jours où les rayons du soleil nous arrivent plus tièdes, où l'air est plus pur, où les bois, changeant leur verdure en un riche coloris, commencent à laisser tomber leurs feuilles sur le gazon ; où toute la belle saison, enfin, semble vouloir nous faire ses adieux.

Il n'y avait que quelques jours que, petit campagnard, nous avions franchi pour la première fois le seuil de la grande maison.

Les écoliers étaient en congé sous les Plaines.

Tout à coup, au milieu d'un groupe de rhétoriciens et de philosophes, une voix s'éleva et dit d'un accent ému :

—Grave nouvelle ! Chateaubriand est mort !

—Chateaubriand est mort ! redisent presque toutes les voix... Ah ! quel grand homme ! quel brillant écrivain ! quel défenseur de la religion !

Puis les mots : *Génie du Christianisme*, les *Martyrs*, *Atala*, *René*, les *Natchez*, et plusieurs autres, bien étranges pour nous, furent répétés à l'envi par ces élèves enthousiasmés.

Le lecteur soupçonne ici peut-être notre étonnement. L'illustre auteur français était loin alors d'être une de nos connaissances.

Mais ce nom sonore, prononcé avec tant d'intérêt par ces écoliers de hautes classes, nous resta dans la mémoire. Plus tard, lorsque nous eûmes atteint les Belles-Lettres et la Rhétorique, et fait quelque peu connaissance avec Chateaubriand, nous comprîmes tout l'intérêt manifesté par nos devanciers.

Chateaubriand, disions-nous plus haut, commença la lutte contre les philosophes du dix-huitième siècle, par la publication de son *Génie du Christianisme*. Dans une série de tableaux, il décrit, avec un style vraiment magique, incomparable, les beautés et les bienfaits du culte catholique. Tout est peint magnifiquement dans cette revue universelle : dogme, morale, cérémonies, sacrements, temples, cloîtres, missions,

science, littérature, architecture, peinture, musique, gouvernement.

La génération contemporaine fut littéralement charmée par ces descriptions si fraîches, si neuves, si magistrales. Tout le monde était ravi par l'expression de ces grandes pensées et de ces nobles et beaux sentiments. Plus d'un vieillard, même parmi les révolutionnaires, furent émus à la lecture de ces pages si ravissantes, et laissèrent tomber des larmes d'attendrissement. C'était comme une révélation de la beauté, de la bonté, de la sagesse divines.

On citait avec éloge le *Génie du Christianisme* dans les temples, on le lisait avec enthousiasme dans les salons et au foyer domestique.

Chateaubriand raconte avec un accent ému de bonheur, qu'un jour une obscure famille — le père et la mère — vinrent le féliciter et le remercier d'avoir par son livre facilité l'acte de la première communion à leurs enfants.

Le Voltairianisme se mit alors à perdre du terrain. On était surpris, étonné de voir que tant d'intelligences, tant de cœurs s'étaient laissés prendre à ces filets de l'erreur. On s'éloignait avec horreur de ces sources vénéneuses où l'on avait bu le poison de l'incrédulité. Les railleries faisaient place à l'admiration, le doute à la croyance.

On disait avec raison à la suite de l'auteur : " si le christianisme est si beau, si bon, si excellent, il est donc vrai, il est donc divin ! "

Effectivement, le beau n'est-il pas la splendeur du vrai ?

Les *Martyrs* de Chateaubriand suivirent d'assez près le *Génie du Christianisme*. Dans ce second ouvrage l'habile écrivain, s'efforçant de démontrer, par un exemple, que le christianisme est une source d'inspiration supérieure au paganisme, parle de nouveau splendidement de la puissance de la religion chrétienne. Sa plume d'or trace encore là des pages et des pages qui charment, qui ravissent.

Lacordaire, au soir de sa vie, relisant ce beau poème pour constater si la première impression qu'il en avait ressentie se renouvellerait, en fait une appréciation des plus flatteuses. Il résume son éloge en disant que la muse de Chateaubriand avait reçu le même jour, pour mieux nous charmer, la langue d'Orphée et celle de David.

Bien que toutes les œuvres littéraires de Chateaubriand ne soient pas exclusivement religieuses, cependant elles laissent, toutes, résonner plus ou moins la bonne note, la note de la foi. On y voit çà et là des pensées comme celle-ci : " O Chactas, elle est divine cette religion qui fait une vertu de l'espérance. "

Nous devons en excepter, toutefois, l'*Essai sur les Révolutions*, son premier ouvrage qu'il a regretté et qui est devenu l'une des causes providentielles de sa conversion.

Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* renferme encore de très grandes, de très hautes pensées sur la Religion. En outre cet ouvrage a le mérite d'un style simple, naturel et toujours plein de fraîcheur.

A propos du style de Chateaubriand, il nous plairait de nous étendre davantage, et de faire ressortir l'un de ses secrets de l'art d'écrire ; nous voulons parler de la couleur locale. C'est avec raison que tous les critiques lui décernent unanimement le titre de Grand Peintre de la nature. Toutes ses descriptions, tous ses tableaux sont faits sur le vif, et marqués au coin de l'exactitude et de la fidélité.

Les voyageurs qui ont visité à sa suite les lieux qu'il a décrits, soit en Orient, soit en Amérique, soit en Europe, reconnaissent avec justice ce mérite du puissant écrivain. Et cette couleur locale qu'il observe toujours dans les descriptions de la nature, il l'observe également dans la peinture des mœurs et des usages d'une époque ou d'un pays.

La nature orientale comme la nature américaine lui ont fourni une quantité de couleurs, d'images, avec lesquelles il a donné à la langue française un regain de jeunesse.

Il a fait de cette langue l'une des plus harmonieuses, l'une des plus musicales que les langues